

se baigner, et, après le bain, de se faire masser ou pétrir, si l'on peut s'exprimer ainsi. Cette opération donnait du ressort aux différentes parties du corps, et une circulation facile à ses fluides. On se croyait presque un nouvel être après l'avoir éprouvée. L'espèce d'harmonie qu'elle rétablissait dans toute la machine était une sorte d'ivresse, source féconde des sensations les plus délicieuses. Cet usage était, dit-on, passé de la Chine aux Indes; et quelques épigrammes de Martial, quelques déclamations de Sénèque paraissent indiquer qu'il n'était pas inconnu aux Romains dans le temps où ils raffinaient sur tous les plaisirs, comme les tyrans qui mirent aux fers ces maîtres du monde raffinèrent dans la suite sur tous les supplices.

ix. Portrait des Balliàdères, plus voluptueuses à Surate que dans le reste de l'Inde. Surate offrait un autre plaisir plus piquant peut-être. C'était celui que procuraient ses danseuses ou *balliàdères*, nom que les Européens leur ont toujours donné d'après les Portugais.

Elles étaient réunies en troupes dans des séminaires de volupté. Les sociétés de cette espèce les mieux composées sont consacrées aux pagodes riches et fréquentées. Leur destination est de danser dans les temples aux grandes solennités, et de servir aux plaisirs des brames. Ces prêtres, qui n'ont pas fait le vœu artificieux et imposteur de renoncer à tout, pour mieux jouir de tout, aiment mieux avoir des femmes qui leur appartiennent que de corrompre à la fois le

célibat et le mariage. Ils n'attendent pas aux droits d'autrui par l'adultère; mais ils sont jaloux des danseuses, dont ils partagent et le culte et les vœux avec leurs dieux, jusqu'à ne permettre jamais sans répugnance qu'elles aillent amuser les rois et les grands.

On ignore comment cette institution singulière s'est formée. Il est vraisemblable qu'un brame, qui avait sa concubine ou sa femme, s'associa d'abord avec un autre brame qui avait aussi sa concubine ou sa femme; mais qu'à la longue le mélange d'un grand nombre de brames et de femmes occasionna tant d'infidélités, que les femmes devinrent communes entre tous ces prêtres. Réunissez dans un seul cloître des célibataires des deux sexes, et vous ne tarderez pas à voir naître la communauté des hommes et des femmes.

Il est vraisemblable qu'au moyen de cette communauté d'hommes et de femmes, la jalousie s'éteignit, et que les femmes virent sans peine le nombre de leurs semblables se multiplier, et les hommes le nombre des brames s'accroître. C'était moins une rivalité qu'une conquête nouvelle.

Il est vraisemblable que, pour pallier aux peuples le scandale d'une vie si licencieuse, toutes ces femmes furent consacrées au service des autels. Il ne l'est pas moins que les peuples se prêtèrent d'autant plus volontiers à cette espèce de super-

stitution, qu'elle renfermait dans une seule enceinte les désirs effrénés d'une troupe de moines, et mettait ainsi leurs femmes et leurs filles à l'abri de la séduction.

Il est vraisemblable qu'en attachant un caractère sacré à ces espèces de courtisannes, les parens virent sans répugnance leurs plus belles filles, entraînées par cette vocation, quitter la maison paternelle pour entrer dans ce séminaire, d'où les femmes surannées pouvaient retourner sans honte dans la société; car il n'y a aucun crime que l'intervention des dieux ne consacre, aucune vertu qu'elle n'avilisse. La notion d'un être absolu est, entre les mains des prêtres qui en abusent, une destruction de toute morale. Une chose ne plaît pas aux dieux parce qu'elle est bonne, mais elle est bonne parce qu'elle plaît aux dieux.

Il ne restait plus aux brames qu'un pas à faire pour porter l'institut à sa dernière perfection: c'était de persuader aux peuples qu'il était agréable aux dieux, honnête et saint, d'épouser une balliadère de préférence à toute autre femme, et de faire solliciter comme une grâce spéciale le reste de leurs débauches.

Il est des troupes moins choisies dans les grandes villes pour l'amusement des hommes riches, et d'autres pour leur harem. Un plus grand nombre, conduites par de vieilles femmes qui, d'élèves de ces sortes de séminaires en sont à la fin devenues directrices, parcourent les provinces. On

en trouve jusque dans les maisons bâties par la bienfaisance sur les grands chemins pour le soulagement ou la commodité des voyageurs. Toutes les religions, toutes ces castes peuvent appeler *les servantes des dieux*, ainsi qu'on les nomme assez souvent, et ce droit est fréquemment exercé. Des personnes de leur sexe, ce sont presque les seules dans l'Indostan entier qui sachent lire, écrire, danser, chanter, jouer des instrumens; presque les seules avec lesquelles on puisse avoir une conversation agréable et intéressante.

Par un contraste bizarre, et dont l'effet est toujours choquant, ces belles filles traînent à leur suite un musicien difforme et d'un âge avancé, dont l'emploi est de battre la mesure avec un instrument de cuivre, que nous avons depuis peu emprunté des Turcs pour ajouter à notre musique militaire, et qui aux Indes se nomme *tam*. Celui qui le tient répète continuellement ce mot avec une telle vivacité, qu'il arrive par degrés à des convulsions affreuses, tandis que les balliadères, échauffées par le désir de plaire et par les odeurs dont elles sont parfumées, finissent par être hors d'elles-mêmes.

En public, et surtout dans les établissemens européens, les danses sont pour l'ordinaire graves et modestes. Elles ne peignent le plus souvent que quelques vérités morales, que quelques faits de guerre. L'extrême licence est réservée pour l'intérieur des maisons et pour les nationaux. Ce

ne sont guère alors que des pantomines d'amour. Le plan, le dessein, les attitudes, les mesures, les sons et les cadences de ces ballets, tout respire cette passion, et en exprime les voluptés et les fureurs.

Tout conspire au prodigieux succès de ces femmes voluptueuses : l'art et la richesse de leur parure, l'adresse qu'elles ont à façonner leur beauté. Leurs longs cheveux noirs, épars sur leurs épaules ou relevés en tresses, sont chargés de diamans et parsemés de fleurs. Des pierres précieuses enrichissent leurs colliers et leurs bracelets. Elles attachent même des bijoux à leurs narines; et des voyageurs attestent que cette parure, qui choque au premier coup-d'œil, est d'un agrément qui plaît et relève tous les autres ornemens par le charme de la symétrie, et d'un effet inexplicable, mais sensible avec le temps.

Rien n'égale surtout leur attention à conserver leur sein, comme un des trésors les plus précieux de leur beauté. Pour l'empêcher de grossir ou de se déformer, elles l'enferment dans deux étuis d'un bois très-léger, joints ensemble et bouclés par-derrière. Ces étuis sont si polis et si souples, qu'ils se prêtent à tous les mouvemens du corps, sans aplatir, sans offenser le tissu délicat de la peau. Le dehors de ces étuis est revêtu d'une feuille d'or parsemée de brillans. C'est là, sans contredit, la parure la plus recherchée, la plus

chère à la beauté. On la quitte, on la reprend avec une légèreté singulière. Ce voile qui couvre le sein n'en cache point les palpitations, les soupirs, les molles ondulations; il n'ôte rien à la volupté.

La plupart de ces danseuses croient ajouter à l'éclat de leur teint, à l'impression de leurs regards, en formant autour de leurs yeux un cercle noir, qu'elles tracent avec une aiguille de tête teinte d'une poudre d'antimoine. Cette beauté d'emprunt, relevée par tous les poètes orientaux, après avoir paru bizarre aux Européens, qui n'y étaient pas accoutumés, a fini par leur être agréable.

Cet art de plaire est toute la vie, toute l'occupation, tout le bonheur des balliades. On résiste difficilement à leur séduction. Elles obtiennent même la préférence sur ces belles Cachemiriennes qui remplissent les sérails de l'Indostan, comme les Géorgiennes et les Circassiennes peuplent ceux d'Ispahan et de Constantinople. La modestie, ou plutôt la réserve naturelle à de superbes esclaves séquestrées de la société des hommes ne peut balancer les prestiges de ces courtisannes exercées.

Nulle part elles n'étaient à la mode comme à Surate, la ville la plus riche, la plus peuplée de l'Inde. Elle commença à déchoir en 1664. Le fameux Sévagi la saccagea, et en emporta vingt-cinq à trente millions. Le pillage eût été infiniment plus considérable, si les Anglais et les Hol-

x.  
Étendue du  
commerce  
de Surate.  
Révolutions  
qu'il a éprou-  
vées.

landais n'avaient échappé au malheur public, par l'attention qu'ils avaient eue de fortifier leurs comptoirs, et si le château où l'on avait retiré tout ce qu'on avait de plus précieux n'eût été hors d'in-sulte. Cette perte inspira des précautions. On entoura la ville de murs pour prévenir un pareil désastre. Il était réparé lorsque les Anglais arrê-tèrent en 1686, par une coupable et honteuse avidité, tous les bâtimens que Surate expédiait pour différentes mers. Ce brigandage, qui dura trop long-temps, détourna de ce fameux entrepôt quelques branches de commerce.

D'autres pirates ont depuis infesté ses parages et troublé à diverses reprises ses expéditions. Ses caravanes même, qui transportaient les marchan-dises à Agra, à Delhy, dans tout l'empire, n'ont pas été toujours respectées par les sujets des rajas indépendans, qu'on trouve sur différentes routes. On avait imaginé autrefois un moyen singulier pour la sûreté de ces caravanes : c'était de les mettre sous la protection d'une femme ou d'un enfant d'une race sacrée, chez les peuples qu'on avait à craindre. Lorsque ces brigands appro-chaient pour piller, le gardien menaçait de se donner la mort, s'ils persistaient dans leur réso-lution; et si l'on ne céda pas à ses remontrances, il se la donnait effectivement. Les hommes irré-ligieux que le respect pour un sang révééré de leur nation n'avait pas arrêtés, étaient excom-muniés, dégradés, exclus de leur caste. La crainte

de ces peines rigoureuses enchaînait quelquefois l'avarice; mais, depuis que tout est en combus-tion dans l'Indostan, aucune considération n'y peut éteindre la soif de l'or.

Malgré ces malheurs, Surate est encore une ville de grand commerce. Les belles provinces que baigne l'Indus, le Guzurate, les contrées voisines du Nerboddah, et du Tapti, continuent de verser dans ses magasins le produit de leurs innombrables manufactures. Une faible partie est transportée dans l'intérieur des terres; le reste passe, par le moyen d'une navigation suivie, dans toutes les parties du globe. Les marchandises les plus connues sont les douctis, grosse toile écrue qui se consomme en Perse, en Arabie, en Abye-sinie, sur la côte orientale de l'Afrique, et les toiles bleues qui ont la même destination, et que les Européens placent utilement dans leur com-merce de Guinée.

Les toiles de Cambaie, à carreaux bleus et blancs, qui servent de mante en Arabie et en Turquie. Il y en a de grossières, il y en a de fines, il y en a même où l'on mêle de l'or, pour l'usage des gens riches.

Les toiles blanches de Barokia, si connues sous le nom de *baftas*. Comme elles sont d'une finesse extrême, elles servent pour le cafétan d'été des Turcs et des Persans. L'espèce de mousseline ter-minée par une raie d'or, dont ils font leurs tur-bans, se fabrique dans le même lieu.

Les toiles peintes d'Amedabad, dont les couleurs sont aussi vives, aussi belles, aussi durables que celles de Coromandel; on s'en habille en Perse, en Turquie, en Europe. Les gens riches de Java, de Sumatra, des Moluques, en font des pagnes et des couvertures.

Les gazes de Bairapour : les bleues servent en Perse et en Turquie à l'habillement d'été des hommes du commun, et les rouges à celui des gens plus distingués. Les Juifs, à qui la Porte a interdit la couleur blanche, s'en servent pour leurs turbans.

Les étoffes mêlées de soie et de coton, unies, rayées, satinées, mêlées d'or et d'argent. Si leur prix n'était pas si considérable, elles pourraient plaire à l'Europe même, malgré la médiocrité de leurs dessins, par la vivacité des couleurs, par la belle exécution des fleurs. Elles durent peu : mais c'est à quoi l'on ne regarde guère dans les sérails de Turquie et de Perse, où s'en fait la consommation.

Quelques étoffes purement de soie appelées tapis. Ce sont des pagnes de plusieurs couleurs, fort recherchées dans l'est de l'Inde. Il s'en fabriquerait davantage, si l'obligation d'y employer des matières étrangères n'en augmentait trop le prix.

Les chales, draps très-légers, très-chauds et très-fins, qui servent à l'habillement d'hiver en Turquie, en Arabie, et dans les contrées de l'In-

dostan ou le froid se fait sentir. On y joint des turbans fabriqués avec la même toison.

Indépendamment de la quantité prodigieuse de coton que Surate emploie dans ses manufactures, elle en envoie annuellement sept ou huit mille balles au moins dans le Bengale. La Chine, la Perse et l'Arabie réunies en reçoivent beaucoup davantage lorsque la récolte est très-abondante. Si elle est médiocre, tout le superflu va sur le Gange, où le prix est toujours plus avantageux.

Quoique Surate reçoive en échange de ses exportations des porcelaines de la Chine, des soies de Bengale et de Perse, des mâtues et du poivre de Malabar, des gommes, des dattes, des fruits secs, du cuivre, des perles de Perse, des parfums et des esclaves d'Arabie, beaucoup d'épiceries des Hollandais, du fer, du plomb, des draps, de la cochenille, quelques clincailleries des Anglais, la balance lui est si favorable, qu'il lui revient tous les ans en argent vingt-cinq ou vingt-six millions. Le profit augmenterait de beaucoup si la source des richesses de la cour de Delhy n'était pas détournée.

Cette balance cependant ne pourrait jamais redevir aussi considérable qu'elle l'était lorsqu'en 1668 les Français s'établirent à Surate. Leur chef se nommait Caron. C'était un négociant d'origine française, qui avait vieilli au service de la compagnie de Hollande. Hamilton raconte que cet ha-

bile homme, qui s'était rendu agréable à l'empereur du Japon, en avait obtenu la permission de bâtir dans l'île où était le comptoir qu'il dirigeait une maison pour le compte de ses maîtres. Ce bâtiment devint un château, sans aucune défiance des naturels du pays, qui n'entendent rien aux fortifications. Ils surprirent des canons qu'on envoyait de Batavia, et instruisirent la cour de ce qui se passait. Caron reçut ordre d'aller à Iedo rendre compte de sa conduite. Comme il ne put alléguer rien de raisonnable pour sa justification, il fut traité avec beaucoup de sévérité et de mépris. On lui arracha poil à poil la barbe, on lui mit un bonnet et un habit de fou; on l'exposa en cet état à la risée publique, et il fut chassé de l'empire. L'accueil qu'il reçut à Java acheva de le dégoûter des intérêts qu'il avait embrassés; et un motif de vengeance l'attacha à la compagnie française, dont il devint l'agent.

xi.  
 Entreprises  
 des Français  
 sur l'île de  
 Ceylan et sur  
 St. - Thomé.  
 Leur établis-  
 sement à  
 Pondichéry.

Surate, où on l'avait fixé, ne remplissait pas l'idée qu'il s'était formée d'un établissement principal. Il en trouvait la position mauvaise. Il gémissait d'être obligé d'acheter sa sûreté par des soumissions. Il voyait du désavantage à négocier en concurrence avec des nations plus riches, plus instruites, plus accréditées. Il voulait un port indépendant au centre de l'Inde dans quelque un des lieux où croissent les épiceries, sans quoi il croyait impossible qu'une compagnie pût se soutenir. Punto de Gale, dans l'île de Ceylan, lui

parut réunir ces avantages; et dans le temps même où Louis XIV envahissait la Hollande, il attaqua cette forteresse avec seize vaisseaux, commandés par La Haye, mais dont il devait diriger les opérations. La flotte, vivement repoussée, se porta sur Trinquemale, qui se rendit sans résistance, et où fut laissée une garnison de six cents hommes, qui, abandonnée à elle-même, ne tarda pas à capituler. Cependant les vivres manquaient absolument. L'espoir d'en obtenir fit tourner toutes les voiles vers la côte de Coromandel, qui ne put pas ou ne voulut pas en fournir. Le désespoir décida l'attaque de Saint-Thomé, où l'on était instruit qu'il régnait une grande abondance.

Cette ville, long-temps florissante, avait été bâtie depuis plus d'un siècle par les Portugais. Le roi de Golconde, ayant conquis le Carnate, ne vit pas sans chagrin dans des mains étrangères une place de cette importance. Il la fit attaquer, en 1662, par ses généraux, qui s'en rendirent maîtres. Ses fortifications, quoique considérables et bien conservées, n'arrêtèrent pas les Français, qui les emportèrent d'assaut dans les derniers jours de 1672. Ils s'y virent bientôt investis, et forcés, deux ans après, de se rendre, parce que les Hollandais joignirent leurs armes à celles des Indiens.

Ce dernier événement aurait achevé de rendre inutile la dépense que le gouvernement avait faite